

Un imaginaire de chien

THÉÂTRE • *Puisant dans la force du récit, Guillaume Béguin évoque notre humanité fragile à travers la banale destinée d'un chien.*

CÉCILE DALLA TORRE

Guillaume Béguin a récemment mis en scène un diptyque, quasiment sans texte, questionnant notre rapport à l'animalité. A travers le jeu très physique de ses comédiens dans la peau de nos cousins primates, il scrutait avec *Le Baiser et la morsure* la naissance du langage, qui nous différencie d'eux. Puis à travers *Le Théâtre sauvage*, il montrait l'importance que revêt la culture pour déjouer l'irrépressible barbarie de nos sociétés dites civilisées.

Voilà une dizaine d'années que le metteur en scène puise aussi dans les textes du Norvégien Jon Fosse une source d'inspiration féconde pour évoquer la solitude, la séparation, le vide existentiel, etc. *Je suis le vent*, dialogue entre deux hommes naviguant sur les flots, dont l'un des deux seulement reviendra, exprimait le renoncement au monde mais aussi la force du lien humain.

Mettre en scène *Le Manuscrit des Chiens III* du dramaturge norvégien semble donc s'inscrire dans une démarche cohérente, à laquelle s'ajoute cette fois-ci la conquête d'un jeune public à qui les pièces de la compagnie De Jour Comme de Nuit n'étaient jusque-là pas destinées.

Haktor, le chien de bateau

Créée l'an passé au TPR de La Chaux-de-Fonds, terre natale du metteur en scène, la pièce était à l'affiche du Théâtre Am Stram Gram à Genève il y a quelques jours, avant Vidy-Lausanne le mois prochain. La trame de ce troisième volet d'une trilogie théâtrale pour jeune public (publiée chez L'Arche) consacrée à un récit de chien? Après Webster, le chien d'appartement, et Olav, chien solitaire, le héros ou plutôt anti-héros du *Manuscrit des Chiens III* se prénomme Haktor.

Haktor n'est pas un chien comme les autres. C'est un chien de bateau – le caboteur Le Fou de Bassan. Il n'est plus



Le Manuscrit des Chiens III de Jon Fosse touche aux grandes questions de la vie: vieillesse, solitude, exclusion. PABLO FERNANDEZ

tout jeune, mais son maître, le Capitaine Phosphore, ne l'est plus non plus. Des élans de jeunesse poussent-ils soudainement ce dernier à adopter une jeune chienne frétilante, dans l'idée peut-être de faire des chiots? Toujours est-il que Loliletta finira par monter à bord du navire et sérieusement bousculer les habitudes de vie de son nouvel entourage – avant de n'être finalement plus qu'un mauvais souvenir pour Haktor et le Capitaine Phosphore.

Les mots simples décrivant la nécessité de remplacer un chien vieillissant, avec les inéluctables défaillances entraînées par l'âge, pourraient émaner non pas d'un canidé mais de quiconque verrait sa place menacée, au sein de la famille ou ailleurs: un aîné détrôné par l'arrivée d'une petite sœur, une épouse malmenée par l'intrusion d'un(e) amante.

«Je cherche une écriture simple et concrète et j'espère toucher en même temps aux grandes questions de la vie»,

écrivait Jon Fosse, qui aborde là des sentiments universels tels la jalousie ou l'abandon via les thèmes de la vieillesse, de l'exclusion et de la mise au ban.

Monologue intérieur

Le jeune spectateur ne saisira peut-être pas tous ces différents niveaux de lecture. Mais peu importe, car il y mesurera sans doute la force du lien unissant Haktor au Capitaine Phosphore. Ce lien puissant d'amour ou d'amitié si cher à l'enfance, forcément intelligible et reconnaissable entre tous.

Les plus jeunes seront aussi probablement séduits par l'humour dû à la personnification du chien. Car si l'homme joue l'animal, les tics canins caractéristiques font sourire, lorsque la brave bête vient par exemple se coucher sur le lit du Capitaine, tournoyant mille fois sur elle-même avant de trouver sa position idéale.

Ce qui en revanche dérouterait peut-être, c'est cette capacité d'un texte théâtral à faire

travailler l'imaginaire, qu'exacerbe la mise en scène de Guillaume Béguin. Car si *Le Manuscrit des Chiens III* met en présence quatre personnages – Haktor, le Capitaine Phosphore, le moussaillon Einar et la jeune chienne Loliletta –, s'entremêle à leurs dialogues directs non seulement la voix du narrateur, mais aussi celle, intime, du chien lorsqu'il livre son monologue intérieur.

C'est cette dimension troublante du récit, porté avec sensibilité par Guillaume Béguin, associé à la Compagnie du Gaz (Françoise Boillat, Jean-Louis Johannides, Johanne Kneubühler et Laurence Maître), qui surprend, nous emmenant vers d'autres rivages que ceux de la scène. Une capacité, proche du conte, à nous faire naviguer au-delà des fjords norvégiens, mais surtout à ériger amour, amitié et fidélité en piliers fondateurs de l'humain. |